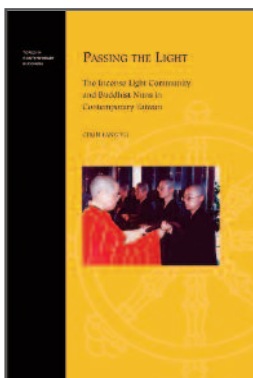


ressant comme ouvrage de cours ou lecture obligatoire pour les étudiants de la Chine contemporaine et des migrations.

■ Traduit par Judith Pernin.

■ Eric Florence est directeur du CEFC (eflorence@cefc.com.hk).

1. Voir par exemple Yan Hairong, « Neo-liberal Governmentality and Neo-humanism: Organizing Suzhi/Value Flow through Labour Recruitment Networks », *Cultural Anthropology*, vol. 18, n° 4, 2003, p. 493-523. Pour une évaluation critique de l'association du discours sur le « *suzhi* » avec la gouvernamentalité néolibérale, voir Andrew Kipnis, « Neoliberalism Reified: Suzhi Discourse and Tropes of Neoliberalism in the PRC », *The Journal of the Royal Anthropological Institute*, vol. 13, n° 2, juin 2006, p. 383-400.
2. Tamara Jacka, *Rural Women in Urban China: Gender, Migration and Social Change*, Armonk, NY, M. E. Sharpe, 2006, 329 p.
3. Lisa Rofel, *Other Modernities: Gendered Yearnings in China after Socialism*, Berkeley et Los Angeles, CA, University of California Press, 1999, p. 29-33.
4. Voir par exemple, Pun Ngai, *Migrant Labor in China: Post-Socialist Transformations*, Cambridge, UK, Malden, MA, Polity Press, 2016, 204 p.



**Chün-fang Yü,**  
**Passing the Light: The Incense  
Light Community and Buddhist  
Nuns in Contemporary Taiwan,**  
Honolulu, University of Hawai'i Press,  
2013, 264 p.

## AMANDINE PÉRONNET

Cet ouvrage est indispensable à toute personne souhaitant approfondir ses connaissances du monachisme féminin du bouddhisme. Il transporte en effet le lecteur dans une communauté de nonnes nommée « Incense Light » (*Xiangguang*), créée en 1974 à Taiwan, et dans laquelle l'auteur a effectué un long travail de terrain. Historienne de formation, Chün-fang Yü s'était plutôt penchée dans ses précédents ouvrages sur les transformations et le développement du bouddhisme à l'époque pré-moderne. *Passing the light* constitue donc une rupture de par sa dimension contemporaine. C'est en outre la première recherche de l'auteur sur les nonnes et leur approche de la modernité.

Bien que de nombreux travaux, parus depuis le début des années 2000, s'intéressent au phénomène d'accroissement des effectifs monastiques féminins à Taiwan, peu se penchent sur les transformations d'une communauté donnée face à la mondialisation. C'est pourtant ce que s'attache à faire Chün-fang Yü, en étudiant les missions que ces nonnes se donnent, à la fois dans l'éducation et dans la pratique. Elle souligne, et c'est là le fil conducteur de l'ouvrage, que les nonnes ont façonné leur propre tradition du bouddhisme, par manque d'une tradition préalable à leur arrivée. Cette communauté est donc un exemple concret de la réinvention du bouddhisme contemporain. En exploitant des sources variées, le livre cherche alors à résoudre un paradoxe : comment les membres de la communauté préservent la tradition tout en s'en distanciant. L'intérêt de l'ouvrage réside dans le fait que l'auteur associe sa vaste connaissance de l'histoire des mutations du bouddhisme à l'étude approfondie d'un phénomène contemporain.

Dans un premier chapitre introductif, l'auteur s'intéresse à des recueils d'hagiographies : *Biographies des Nonnes (Biqiuni zhuan)* écrit en 516 ap. J.C., et *Suite des Biographies des Nonnes (Xu biqiuni zhuan)* écrit au XX<sup>e</sup> siècle par un disciple de Taixu. L'analyse de ces recueils permet à l'auteur de revenir sur la position et la perception des nonnes dans l'histoire de la Chine, bien que les nonnes dont il est question ne représentent pas la norme. Elle se penche par la suite sur l'évolution de la perception des nonnes dans différents types d'écrits, qui est bien souvent condescendante : les femmes sont à plaindre car elles n'entrent pas en religion par choix. De plus elles représentent tout ce que la société confucéenne rejette : elles vont à l'encontre de la piété familiale et ne participent pas à l'effort économique. Ce n'est qu'avec les années 1980 que l'auteur note un changement : les femmes commencent à défendre leurs choix. Selon Chün-fang Yü, cela coïncide avec l'arrivée de la première génération ayant profité de la loi sur les neuf ans d'éducation obligatoire à Taiwan, promulguée en 1968. Le développement du « bouddhisme humaniste » à Taiwan au début du XX<sup>e</sup> siècle y est aussi pour quelque chose : certains leaders prônent une spiritualité qui se distingue du genre. Ce courant, qui influence beaucoup la gestion de Xiangguang, insiste sur la reconstruction sociale et sur l'éducation. C'est ce dernier point qui fait selon l'auteur la spécificité des nonnes à Taiwan. Beaucoup d'entre elles sont éduquées et dotées d'un diplôme universitaire, apportant ainsi leurs compétences au monastère. Cela explique en partie les innovations constatées dans la gestion de Xiangguang et dans les méthodes d'enseignements proposées.

Les deuxième et troisième chapitres sont consacrés à l'historique de la communauté et à son abbesse actuelle, Wuyin, à sa tête depuis 1980. Après l'installation des premières nonnes en 1974, la suppression de certains éléments n'appartenant pas au bouddhisme a eu lieu lors des nombreuses reconstructions du temple originel. L'auteur démontre alors que ces actions dénotent clairement une volonté des premières résidentes à rompre avec les schémas traditionnels et à créer une nouvelle identité religieuse. Trois nonnes ont eu une influence importante sur l'orientation prise par cette recherche d'identité, grâce à leurs idées progressistes : Xinzhi, Wuyin et Mingjia. L'importance de ces trois personnages réside, pour l'auteur, dans le fait qu'elles sont responsables de la mise en place des éléments concrets permettant la réinvention du bouddhisme contemporain. À titre d'exemple, elles instituent un séminaire (*Incense Light Buddhist Seminary for Nuns*) en 1980, puis des cours pour adultes (*Buddhist Adult Classes*) en 1984. L'auteur dépeint la dirigeante progressiste qu'est Wuyin à travers le regard des membres de sa communauté. Ses entretiens avec elle lui permettent d'affirmer qu'elle n'est pas féministe. Elle remet simplement en question les inégalités homme-femme et les schémas traditionnels : les nonnes doivent enseigner aux nonnes, et ne doivent effacer leurs caractéristiques féminines que pour éviter toute considération de genre face à l'accomplissement spirituel.

Dans le quatrième chapitre, l'auteur détaille le fonctionnement des sociétés d'études bouddhiques à l'université, qui sont bien souvent le premier contact avec le bouddhisme des jeunes femmes éduquées, et jouent un rôle majeur dans leur décision d'entrer dans les ordres. Le but de ces sociétés d'études est surtout de faire renaître une vie laïque bouddhiste pour changer la vision de la société, un concept développé par des bouddhistes laïcs persuadés que le renouveau du bouddhisme ne peut venir que de personnes éduquées. À Taiwan, deux d'entre eux ont notamment permis l'insertion de ces sociétés sur les campus : Zhou Xuande et Li Bingnan, dont la vie et les contributions font l'objet d'une description détaillée dans l'ouvrage.

Les cinquième et sixième chapitres proposent une description exhaustive de deux programmes mis en place par les membres de la communauté

Xiangguang, les séminaires pour les nonnes, et les cours pour les adultes laïcs. L'exploitation de sources telles les livres de cours ou les devoirs des étudiants permet au lecteur une pleine compréhension du système d'enseignement pratiqué par la communauté. Il en ressort que les sujets d'examens et de devoirs sont actuels afin de rester au plus proche de la vie des laïcs et que l'enseignement porte sur le bouddhisme originel plutôt que sur une école précise, afin de toucher un plus large public. Ces directives visent à satisfaire les laïcs, qui deviennent par la suite des donateurs subvenant aux besoins de la communauté.

Le septième et dernier chapitre est consacré à des portraits de nonnes ayant été membres de la communauté Xiangguang. L'auteur montre qu'elles ont grandement contribué au développement de Xiangguang, en rédigeant plusieurs propositions visant à moderniser le fonctionnement de la communauté. L'une d'elles consiste en une modification du système de rotation des tâches quotidiennes, une autre en la création d'un centre de ressources éducatives afin d'actualiser les enseignements et méthodes. Elles proposent également de créer un corps de règles pour la communauté, ou encore d'inviter des experts externes à donner des cours. Au côté de ces multiples contributions, ces portraits visent aussi à analyser les différents facteurs de la vocation religieuse.

Dans une courte conclusion, l'auteur évoque le futur de la communauté, lié selon elle à l'évolution de la société taïwanaise. Aujourd'hui, le défi pour Xiangguang est d'améliorer la fréquentation des classes pour adultes. De celles-ci dépend en effet la sécurité économique de la communauté, que la concurrence engendrée par le développement de ce type de programme menace. Un autre enjeu est de trouver une alternative à la mission d'enseignement des nonnes car celle-ci devient si prenante qu'elles ne trouvent plus le temps pour la pratique religieuse. Au final, l'auteur se demande si l'identité religieuse unique de Xiangguang n'est pas un particularisme qui risque de la mettre à mal aux yeux des laïcs. Une réinvention trop poussée du bouddhisme ne risque-t-elle pas en effet de faire perdre des repères préalablement acquis à la fois par les laïcs et par les religieux ?

Ainsi, *Passing the light* est essentiel à la compréhension de ce que représente « être nonne » à Taiwan, mais est aussi incontournable pour ceux qui étudient le rôle des nonnes et les mutations du bouddhisme dans la société contemporaine. Pourtant, si les observations de l'auteur sont extrêmement pertinentes, l'accent qu'elle met sur l'originalité de l'objet d'étude est discutable. Elle évoque par exemple le fait que les membres de Xiangguang dissimulent leur féminité, non pas pour ressembler à un homme, mais pour transcender la notion de genre. D'un autre côté, elles font de cette même féminité une essence qui serait, selon Wuyin, très proche de celle du bouddhisme, ce qui justifierait de l'intérêt des femmes pour celui-ci. Mais cette contradiction, que l'auteur présente comme propre à cette communauté, a également été constatée ailleurs à Taiwan par d'autres chercheurs. De plus, Chün-fang Yü observe que le programme d'étude et l'identité religieuse de la communauté privilégient le « bouddhisme des origines » plutôt que les traditions chinoises. On peut se demander s'il n'y a pas là une volonté sous-jacente de se distinguer de la tradition du continent et de créer une identité bouddhique taïwanaise. Ce point n'est pas abordé dans l'ouvrage, et ce manque mériterait d'être comblé par le biais, par exemple, d'études comparatives sur le rôle des nonnes chinoises et taïwanaises dans leur société contemporaine respective.

■ **Amandine Péronnet** est doctorante en études chinoises à l'Institut national des langues et civilisations orientales (INALCO), Paris (peronnet.amandine@gmail.com).



**Katherine A. Mason,**  
**Infectious Change: Reinventing Chinese Public Health after an Epidemic,**  
Stanford, Stanford University Press,  
2016, 252 p.

## JUSTINE ROCHOT

L'épidémie de SRAS (Syndrome respiratoire aigu sévère) de 2003 a marqué un tournant dans l'histoire chinoise récente. Les années suivant l'épidémie ont ainsi vu la publication de plusieurs travaux qui se sont attachés à analyser les effets de cet événement sur la société chinoise<sup>(1)</sup>, venant compléter la production grandissante en anthropologie de la santé en Chine.

Publiant son premier ouvrage 13 ans après l'épidémie, Katherine Mason, anthropologue à la Brown University, vient porter un regard nouveau sur l'évolution des politiques locales de santé publique en Chine. *Infectious Change* est le fruit de 13 mois d'enquête ethnographique, menée de 2008 à 2010, dans un Centre pour le contrôle et la prévention des maladies (*jibing yufang kongzhi zhongxin*, en anglais Center for Disease Control and Prevention ou CDC) d'une ville du Guangdong, ainsi qu'auprès d'acteurs de la santé publique chinoise et internationale. La ville où a été menée l'enquête a été renommée Tianmai, mais sa description de grande ville cosmopolite développée dès la première décennie des réformes et située à la frontière avec Hong Kong laisse peu de doute sur son identité.

L'auteur entend montrer l'impact qu'a pu avoir le SRAS sur la manière dont sont mises en pratique aujourd'hui les politiques de santé publiques chinoises. Elle y explique « comment la première crise de santé globale du XXI<sup>e</sup> siècle a transformé le dispositif de santé publique chinois – autrefois connu pour ses approches par le bas (*grassroots*) et peu technologisées dans l'amélioration de la santé – en une machine technologique professionnalisée, biomédicalisée et globalisée, échouant fréquemment à servir le peuple chinois » (p. 3). Pour elle, la professionnalisation de la santé publique depuis le début des années 2000 s'est accompagnée d'une mise à distance des enjeux éthiques liés à la santé et du gouvernement des corps des franges de la population considérées comme « dangereuses », au nom d'un monde idéalisé de modernité et de science, le *common*. Aussi, les politiques chinoises de santé se sont-elles orientées « vers la protection d'intérêts globaux plutôt que locaux, et vers la protection d'un rêve de classe moyenne cosmopolite au lieu de l'amélioration du sort des plus pauvres » (p. 3), générant par-là un processus de dissociation entre le *common* qu'il s'agit de servir et les *populations* qu'il s'agit de gouverner.

La composition de l'ouvrage reflète le constat de hiérarchies plurielles structurant les pratiques de santé publique chinoise : chaque chapitre, dans un jeu d'échelle allant du local vers le global, présente un aspect des hiérarchies qui s'établissent entre les membres du CDC étudié, avec les popula-

1. Arthur Kleinman et James L. Watson (éds.), *SARS in China: Prelude to Pandemic?*, Stanford, CA, Stanford University Press, 2006, ou encore Deborah Davis et Helen F. Siu (éds.), *SARS: Reception and Interpretation in Three Chinese Cities*, Londres, Routledge, 2007.